

Jerry Pinto

MEURTRES À MAHIM

roman

*Traduit de l'anglais (Inde)
par Patrice Ghirardi*

ÉDITIONS BANYAN

Paris

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Titre original :

Murder in Mahim

Speaking Tiger Publishing PVT. LTD, 2017-2018

© Jerry Pinto, 2017-2018

© Éditions Banyan, 2021
pour la traduction française

ISBN : 979-10-96596-13-3

© Conception graphique :
Guillaume le Guillou, 2021

www.editions-banyan.com

NOTE DU TRADUCTEUR

L'orthographe des noms propres est celle du texte original. Leur prononciation obéit aux usages de l'anglais : le « u » se prononce « ou » (ou « you » quand il est en tête : Unit = Yunit). Le « e » final des noms propres tirés du marathi est accentué : Jende = Djendé ; Zurale = Zouralé ; Pitale = Pitalé.

Le traducteur remercie Laure Terilli pour ses corrections.

PROLOGUE

Bombay dédaigne la nuit.

Lorsque l'astre du jour sombre dans l'océan, l'obscurité n'en profite pas pour autant. Ses tentatives d'engloutir la cité sont tenues en échec par les myriades de néons qui, le soir venu, s'allument en clignotant, et par les torchères de gaz naturel de la zone portuaire, dont les lueurs blafardes illuminent les flancs de la colline que les enfants appellent la « tombe du géant ». Quand tombe le crépuscule, seuls quelques recoins isolés sont gagnés par les ténèbres.

C'est le cas des latrines situées sous la passerelle de la gare de Matunga, sur la ligne de la Western Railway, dans le quartier de Mahim. Les autorités font de leur mieux pour les éclairer mais, en visant bien, un gravier lancé avec adresse suffit à briser l'ampoule. Le temps de fournir une explication, d'obtenir l'autorisation, et de changer l'ampoule, les ténèbres auront régné. Et des hommes en auront profité pour s'y abriter, s'enlacer, se caresser, affamés d'amour ou simplement de la chaleur d'un autre corps.

Ce soir, l'obscurité dissimulera le chasseur. Sur le quai, la foule s'est déjà dispersée. Repérer sa proie fut d'une facilité déconcertante. C'est bon signe. Il doit agir vite !

Sauf que la proie risque de ne pas descendre aussitôt aux toilettes. Elle fera peut-être semblant de flâner en attendant

un train. Il se pourrait même qu'elle grimpe dans une rame en direction de Dadar pour revenir par le train suivant. Cependant, au cas où elle déciderait de tenter immédiatement sa chance, le chasseur doit s'assurer que l'endroit sera désert. Même à cette heure tardive, des homos s'y seront attardés. Il sait comment les faire déguerpir. Il lui suffit de se poster à l'une des deux entrées des pissotières et de crier, d'une voix caverneuse et insultante : « *Oey, kya kar rahe ho ! – Hé ! qu'est-ce que vous branlez là-dedans ?* ». Dans le silence tendu qui suit l'intervention, nul ne tient à expliquer la véritable raison de sa présence. Les occupants se disperseront comme par enchantement.

Le chasseur dégringole la rampe menant aux quais et lance sa formule magique, dépeuplant les lieux. Il remonte se poster à l'endroit où sa proie l'apercevra. Leurs regards se croisent. Une lueur d'intérêt éclaire le visage du minet. Le chasseur vérifie autour de lui que personne ne les observe. Quelques tarlouzes d'âge mûr le matent avec gourmandise. Il leur fait les gros yeux en fronçant les sourcils. Les regards se détournent.

Il fixe à nouveau le jeunot. Le contact visuel est clair, délibéré, ne laissant aucune place au doute.

Dans la seconde qui suit, la proie dévale la rampe, le chasseur sur ses talons. Soudain, avant même de pénétrer dans la sombre puanteur des latrines, son instinct de prédateur lui dit que c'est le moment.

UN

Il y a un rossignol dans la chambre, au piaillage aigu et persistant. Peter émerge à grand peine d'épaisses strates de sommeil. En lisière de l'éveil, la mémoire lui revient : le rossignol, c'est la nouvelle sonnerie choisie par Millie pour son smartphone.

Il tente de se rendormir, mais les cinquante-trois ans de sa vessie en décident autrement. Tandis que Millie tâte autour d'elle en quête de son portable, Peter tombe du lit et titube jusqu'à la salle de bains en laissant le brouillard nocturne se dissiper lentement. Quand il en sort, il est pleinement éveillé.

— Tu ferais mieux de parler à ton fils, marmonne Millie.

— Qu'a-t-il fait encore ? demande-t-il, en enfilant un pantalon de survêtement.

— Il n'a pas dormi ici la nuit dernière, et il nous informe qu'il part pour quelque temps, annonce-t-elle en brandissant son portable avant de le reposer sur la table de nuit.

— Il t'a appelée ?

— SMS..., chuchote-elle.

Elle se roule en boule au fond du lit.

Ah, oui, c'est vrai : le rossignol, c'est pour les SMS. La

tonalité, elle, est un coin-coin retentissant. Les premières fois, c'était marrant. Ensuite, c'était chiant. Maintenant, c'est un son comme un autre.

— Au moins, cette fois-ci, il t'a prévenue, dit Peter, se faisant l'avocat du diable.

Leur fils, Sunil, a pris l'habitude de disparaître pour d'improbables missions plus ou moins humanitaires, liées, pour la plupart, aux causes sacro-saintes qu'avec ses amis du Tata Institute of Social Sciences, il a décidé de défendre. Celles-ci couvrent un large spectre, allant de l'installation de camps pour des réfugiés climatiques au recensement d'une espèce rare de papillons dans les monts Sahyadri.

Millie soulève la tête de l'oreiller et le fixe du regard.

— Qu'est-ce qu'il veut dire exactement par « quelque temps » ? Quelques heures ? Quelques jours ? Une semaine ? Et si tu lui enseignais une bonne fois pour toutes l'art de communiquer !

— Je vais lui parler dès son retour, promis, répond Peter, en affectant le ton sévère du père de famille responsable.

Millie bougonne. Elle connaît trop bien cette expression qui ne lui dit rien qui vaille, mais elle renonce. Peter profite de ce répit pour se glisser discrètement dehors.



L'air frais du petit matin le revigore. Ceux qui aiment marcher dans Bombay le savent : c'est la meilleure heure de la journée. La ville offre son visage le plus amène, prête à négocier un compromis avec l'innocent qui, bien que désarmé, est assez brave pour l'aborder. En outre, les embruns océaniques ont profité de la trêve nocturne pour la laver de ses miasmes.

Sa cotisation au club de gym lui coûte la peau des fesses, cependant, quand il le peut, Peter préfère aller marcher

dans le parc Shivaji. Il en aime l'espace, la terre ocre, la beauté saisonnière des fleurs de *champa* qui crissent sous ses semelles. À cette heure, le centre du parc est désert, à l'exception de quelques chiens et d'un groupe de seniors occupés à dérouiller leurs articulations. Plus tard, des matchs acharnés de cricket s'y dérouleront. En hiver, les rejetons des familles d'expats y joueront au base-ball sous les regards ébahis de spectateurs silencieux. Le parc Shivaji, jadis fief du conservatisme maharashtrien, est en pleine mutation.

Deux gamins des rues remplissent des bouteilles d'eau minérale en plastique avec le miel d'un essaim perché en haut d'un arbre dans l'angle sud du parc. Ils lui en proposent une, remplie à ras bord, pour seulement cent roupies. L'offre est alléchante, mais Peter n'a pas de monnaie sur lui.

Il poursuit sa marche, passe devant le parc Nana-Nani où, chaque matin, se réunissait autrefois le club de yoga du rire. Aujourd'hui, plus un chat. Les chouettes du lieu auraient-elles chassé ces braves rieurs ?

Sur l'avenue Cadell, le trafic rugit en klaxonnant sans être encore devenu un fleuve de métal hurlant. Devant le bungalow du maire, un chien borgne bâille poliment en lorgnant dans sa direction. Peter lui retourne son bâillement.

Au deuxième tour, ses genoux lui signalent qu'il est temps de rentrer. Son colon gargouille et son estomac mendie une banane. Il prend le chemin de son domicile.



Du seuil, Peter constate que l'ambiance s'est alourdie.

Attablée, Millie interrompt sa lecture du journal et lui jette un regard furibard :

— C'est pour « ça » que tu l'envoies faire du « social » ? lui lance-t-elle.

Par réflexe, Peter se prépare à présenter d'emblée des excuses. Pour de mystérieuses raisons, les conneries de Sunil lui tombent systématiquement dessus. Il tente intériorité de plaider sa cause, du genre « *je ne l'ai envoyé nulle part, il est parti de son propre chef...* », mais la charge émotionnelle dans la voix de Millie est telle qu'il ne trouve aucun argument raisonnable à lui opposer.

D'un geste rageur, Millie jette le journal sur la table devant son nez. Il le prend. Le quotidien affiche une large photo couleur de son fils, bras dessus bras dessous avec, à sa droite, un *hijra*¹, à sa gauche, un type obèse. Le tee-shirt du bouffi proclame : « *Gay, et fier de l'être !* » Sunil arbore un bandana aux couleurs arc-en-ciel. Le *hijra* porte un sari aux reflets bleuâtres avec une bordure argentée...

— Qu'est-ce que ça prouve ? hasarde maladroitement Peter.

— Lis la légende ! le coupe Millie.

Peter s'exécute :

L'activiste gay Sunil Fernandes manifeste au Maheshwari Udyan contre le verdict rendu hier par la Cour suprême invalidant le jugement de la Haute Cour de Delhi qui minimisait la portée de l'article Section 377 du Code pénal...

— Je ne comprends pas..., tente-t-il de nouveau sans pouvoir terminer sa phrase : son colon s'impatiente.

Le journal à la main, il se précipite aux toilettes. Pour une fois, il se passera de sa lecture de prédilection dans ce lieu intime – un livre de poèmes.

L'activiste gay Sunil Fernandes...

« Gay » ? Le terme peut fort bien être un adjectif, se

¹ *Hijra* : transgenre traditionnel indien, eunuque ou hermaphrodite, vêtu généralement d'un sari. (NdT)

dit-il. Il qualifie sans doute l'activisme du fiston. À moins que...

Non, proteste-t-il intérieurement : pas Sunil !

Il vérifie pour voir si un article accompagne le cliché, mais non, rien. Par les temps qui courent, une simple photo vaut un récit, songe-t-il tristement. La décision de la Haute Cour de Delhi qui, en 2009, annulait l'article du Code pénal indien « Section 377 » criminalisant l'homosexualité avait été applaudie avec enthousiasme. Mais, quatre ans plus tard, jouant les rabat-joie, la Cour suprême avait invalidé ce verdict, renvoyant l'Inde dans le club étroit des pays comme la Corée du Nord, l'Iraq et la Syrie, où l'homosexualité est encore interdite. Des manifestations avaient eu lieu dans tout le pays.

Sunil y avait évidemment participé, mais par solidarité seulement. C'était le genre de truc qu'il faisait. N'était-ce pas, d'ailleurs, le genre de truc qu'il était censé faire ?

De retour à la salle à manger, tout à ses pensées, Peter plonge le nez dans son bol de bananes et yaourt. Millie est toujours assise à la même place. Il lève le regard. Elle attend visiblement qu'il dise quelque chose, qu'il clarifie tout ça, qu'il fasse cesser le cauchemar.

Il tente une nouvelle approche :

— Il doit y avoir une erreur. Quand il manifestait contre la peine de mort, cela ne faisait pas de lui un tueur en série...

Millie reprend le journal et le regarde de nouveau.

— Ce n'est pas comme ça qu'on s'y prend, bougonnet-elle en hochant la tête et en regagnant la cuisine.

« *Pas comme ça* » ? Que veut-elle dire par là ? Que ce n'est pas comme ça que Sunil aurait dû leur annoncer son coming out ? Une fois de plus, la même pensée revient le hanter : non, pas Sunil !

Et pourquoi pas Sunil ? rétorque sa voix intérieure.

La même antienne revient en boucle. Il la fait taire, et reprend le journal.

L'activiste gay Sunil Fernandes...

Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Pour le savoir, le plus simple est d'appeler Sunil et de le lui demander.

Il compose le numéro.

Une voix féminine annonce d'un ton enjoué et professionnel que le numéro n'est pas accessible pour le moment. La même voix répète le même message en hindi. Il déconnecte et tente de se concentrer.

Voyons, se dit-il, réfléchis...

Gay ?

Il s'efforce de répéter intérieurement : « *Sunil est gay.* » Ce n'est pas évident. Ça ne colle pas. Il a l'impression d'être enfermé dans une bulle, les yeux bandés, les oreilles bouchées.

« *Mon fils est gay* », tente-t-il de nouveau. Pas la moindre émotion. Il aurait aussi bien pu se dire : « *Le ciel est bleu* ». Pourtant, tout a changé : la photo, le bandana, le regard de son fils, la légende... Ses épaules se creusent, une douleur se fait sentir au-dessus des poumons. Ce n'est pas le jour qui a changé, se dit-il, c'est toi qui as changé.

Il appelle Sunil une fois de plus : même réponse.

Millie émerge de la cuisine, le visage tendu, déterminée à ne rien laisser paraître. Peter craque. Il se lève et la prend dans ses bras. Elle résiste un peu, pour la forme, puis elle se laisse aller, comme d'habitude. Elle finit par éclater en sanglots. Peter est au bord des larmes. Ils restent bêtement enlacés, ne sachant que dire ni que faire.

Mon fils est gay, se dit Peter. Ma femme est malheureuse. Moi aussi, je suis malheureux. Suis-je malheureux parce que ma femme est malheureuse ou parce que je ne veux pas d'un fils gay ?



Pourtant, Peter n'a jamais éprouvé la moindre homophobie. Au bureau, il côtoyait des collègues homosexuels. Certains étaient des journalistes vulgaires et alcooliques. D'autres étaient *camp* ou *fay*, fantasmant à la simple idée d'aller uriner dans les toilettes des filles. Il y en avait de toutes sortes, appartenant à divers bords politiques. Il en appréciait quelques-uns, en vomissait d'autres, mais il ne s'agissait pas d'homophobie, même s'il n'éprouvait qu'un intérêt mineur pour la question.

— Ça va mieux ? demande-t-il à Millie qui tâte la poche de sa robe de chambre à la recherche d'un mouchoir. Et si nous causions tranquillement autour d'une tasse de thé ?

— Prépare le thé si tu veux, soupire Millie.

— Tu n'en veux pas ?

— Non, fait-elle. Qu'est-ce que ça change ? Sa vie tout entière... Incapable de finir sa phrase, elle se reprend : « Je croyais seulement... » Mais elle ne peut terminer celle-là non plus. « Qu'avons-nous... »

Les mots lui manquent.

— Finalement, je vais aller le faire, ce thé, dit-il en se levant.

— Non, proteste Millie. Tu fais de la soupe et prétends que c'est du thé. Je m'en occupe. Reste assis.

Au moins, leur querelle prend un tour familial. Il la suit dans la cuisine et s'assied.

— Vois-tu, Millie...

— Ne prend pas ce ton avec moi, s'il te plaît !

— Quel ton ?

— Condescendant, comme si j'étais une enfant et toi, mon prof.

— D'accord. Je ne crois pas qu'il soit... comme ça.

— Tu vois ? Tu ne peux même pas prononcer le mot !

— Bon, puisque tu insistes, je ne crois pas qu'il soit homosexuel. Il défend une cause, voilà tout.

— Et c'est la seule qu'il pouvait dénicher ?

— Bah ! Cela pourrait être pire.

— Ah oui, comment ?

Peter se tait. Il venait de suggérer qu'être gay n'était pas top. Il ne tenait pas à s'enfoncer davantage. Millie verse l'eau chaude dans la théière, puis elle la fait tourner lentement avant de la vider. Elle calcule le nombre de feuilles de thé avec des précautions d'alchimiste. D'habitude, quand elle prépare le thé, elle n'en fait pas une cérémonie à la japonaise, se dit Peter, mais il comprend qu'elle éprouve le besoin de se concentrer pour se changer les idées.

Ils avalent une gorgée de thé.

Elle déclare soudain :

— Et moi qui voulais être grand-mère...

Aïe ! Peter aimerait pouvoir lui répondre « *mais tu le seras !* », il aimerait tant la rassurer, mais il se sent impuissant...

— Tu sais Peter, fait Millie, des fois..., à l'occasion..., tu pourrais faire un petit effort pour dire quelque chose de positif, même si c'est faux.

— Je ne sais pas comment m'y prendre, confesse-t-il.

— Facile, dit-elle, tu n'as qu'à mentir !

Il sourit. Ils sirotent leur thé mais, pour une fois, la délicatesse du Yunnan ne lui procure aucun plaisir.

— Parle-lui, reprend-elle. C'est ton fils.

Il aimerait bien lui rétorquer : « *Pourquoi moi ? pourquoi pas toi ? n'est-il pas aussi ton fils ?* », mais il n'y arrive pas. La masculinité a ses prérogatives. L'une d'elle consiste, en période de crise, à trouver une solution. L'initiative lui appartient. Il essaye de nouveau le numéro de Sunil. La même voix nasillarde se fait entendre. Il raccroche.

— Il a éteint son téléphone, remarque-t-il.

— Pas surprenant, répond-elle, l'air maussade, en buvant son thé.

— Que vas-tu lui dire ? finit-elle par lui demander.

— Je n'en sais fichtre rien.

— Dans ce cas, à quoi bon parler ?

Peter hausse les épaules. Millie soupire. Le téléphone sonne. C'est Jende :

— Salut ! Tu peux venir... ? lui demande le policier.



Cela ressemble à une convocation sans en être une. Peter a pris une retraite volontaire anticipée, le journal où il travaillait n'acceptant plus de personnel syndiqué. Depuis, la généreuse prime de licenciement qui lui avait été octroyée lui permet de vivre sur les intérêts. Quelques mois après son départ, un meurtre avait eu lieu dans un gymnase où il s'exerçait de temps à autre dans l'espoir de conjurer une alerte au cholestérol. L'incident lui avait permis de renouer avec un ami d'enfance, Shiva, devenu l'inspecteur Jende du commissariat de police de Mahim.

L'univers des hommes en kaki diffère radicalement du sien – celui du journalisme –, mais son étrangeté le fascine. L'instant fatidique de bascule qui métamorphose un honnête citoyen en un criminel l'intrigue tout particulièrement. Que ce soit en raison de son aisance à engager la conversation avec de parfaits inconnus ou parce que sa compagnie lui est plus sympathique que celle des autres flics, toujours est-il que Jende l'intègre parfois dans certaines enquêtes qui sortent de l'ordinaire.



Au ton de voix de l'inspecteur, Peter devine qu'il s'agit d'un homicide.

— Où ? demande-t-il, pas mécontent de cette occasion de sortir de chez lui.

— Sous la passerelle de la gare de Matunga.

— D'accord, j'arrive, répond Peter en se levant de table.

— Où vas-tu ? lui demande Millie.

— Shiva a besoin de moi.

— Oh ! Dans ce cas, vas-y...

Millie n'aime pas trop son association avec Jende mais elle a conscience qu'un homme a besoin d'un centre d'intérêt qui lui donne un prétexte pour sortir de chez lui. En outre, l'amitié d'un flic peut toujours être utile.

— Si tu préfères, je lui dis...

— Non, non, vas-y, insiste Millie.

Elle soupire mais sans colère. C'est le soupir de la jeune fille dont il est tombé jadis amoureux, le soupir d'une charmante étudiante en philosophie qui fulminait car la plupart des penseurs qu'elle admirait n'accordaient aucune place au Dieu qu'elle adorait tout aussi passionnément. Un jour, il lui avait demandé comment elle pouvait lire Nietzsche avant d'aller à la messe : « *Rendez à l'université ce qui appartient à l'université, et à Dieu ce qui appartient à Dieu* », lui avait-elle répondu.

Cela l'avait fait rire. Qu'il était facile de rire, en ce temps-là ! Quelle joie de pouvoir rire spontanément à l'amusante paraphrase de cette jolie fille en robe d'été alors qu'ils devisaient, assis sur la pelouse de l'université, en grappillant de succulents raisins achetés à Nashik où elle était allée prier au sanctuaire de l'Enfant Jésus !

Elle a sans doute besoin de temps pour réfléchir, se dit-il. Ou pour pleurer. Moi aussi j'ai besoin de temps. En attendant, la compagnie de Jende me changera les idées.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.editions-banyan.com

Éditions Banyan
14 rue Charles V
75004 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Corlet Numeric

